

Place aux livres

Number 29, Spring 1992

Temps passé, temps retrouvé

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/8023ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

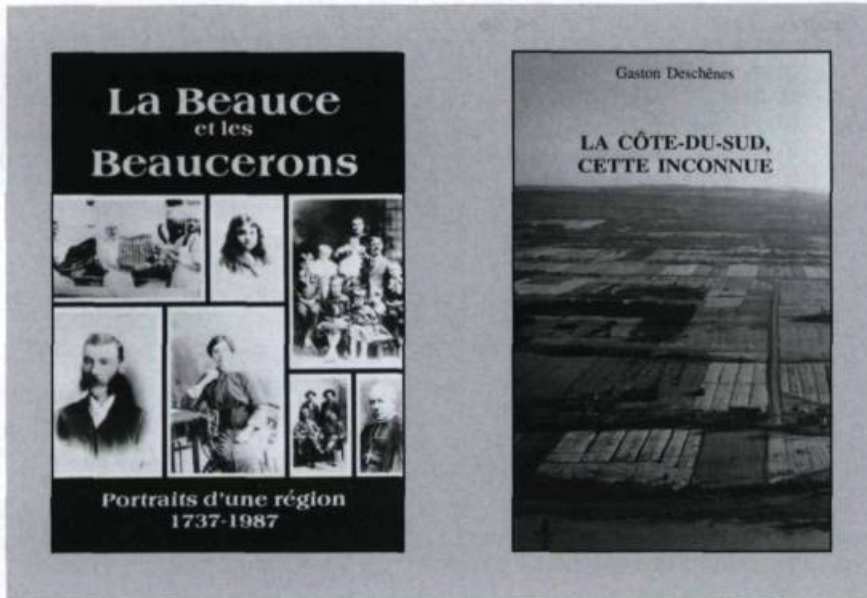
0829-7983 (print)

1923-0923 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(1992). Review of [Place aux livres]. *Cap-aux-Diamants*, (29), 73–76.



Collaboration. *La Beauce et les Beaucerons. Portraits d'une région 1737-1987.* Saint-Joseph-de-Beauce, Société du patrimoine des Beaucerons en collaboration avec la Corporation du 250^e anniversaire de la Beauce, 1990. 381p.

Deschênes, Gaston. *La Côte-du-Sud, cette inconnue.* Sillery, Septentrion, 1991. 79p.

La monographie de la Beauce se présente comme un album de famille. Les illustrations sont abondantes et certaines photographies sont exceptionnelles: assemblées politiques (dont l'une de Sir Wilfrid Laurier), construction de la route Lévis-Jackman, etc. Mais le livre n'est pas qu'agréable à l'œil. Les auteurs ont gagné le pari de mettre leur texte à la portée d'un large public, sans sacrifier la rigueur intellectuelle.

L'ouvrage se divise en chapitres thématiques et se termine sur une courte présentation de chacune des municipalités. Voilà une heureuse façon d'amener le lecteur, habitué aux monographies paroissiales, à s'intéresser à l'histoire régionale. Le livre souffre cependant d'un déséquilibre entre les chapitres. Ainsi, celui sur l'exploitation du territoire couvre près du tiers de la partie synthétique. Il y aurait eu avantage à le fractionner en tranches chronologiques. La structure de cette section oblige le lecteur à des retours en arrière pour retrouver le fil des événements dans les divers secteurs économiques abordés. Cela dit, cette partie s'avère très riche en information. L'auteur, Jean-René Breton, s'interroge sur l'origine du fameux dynamisme des entrepreneurs beaucerons sans tomber dans le piège de l'apologie. En fait, la force de la Beauce semble provenir moins des hommes d'affaires

eux-mêmes que de l'attitude générale de la population.

Gens fiers, les Beaucerons s'identifient très fortement à leur coin de pays. Voilà probablement la recette de leur succès. Depuis les premiers seigneurs, qui ont assimilé le terroir plutôt valonneux de la région à la fertile plaine du bassin parisien, jusqu'aux industriels contemporains, qui profitent des avantages offerts par la région (crédit facile, main-d'œuvre à bon marché, faible taux de syndicalisation) mais qui seraient prêts à déménager s'ils trouvaient les mêmes avantages ailleurs, le mythe de la réussite beauceronne – on a été jusqu'à parler de miracle économique – a savamment été entretenu par les élites régionales.

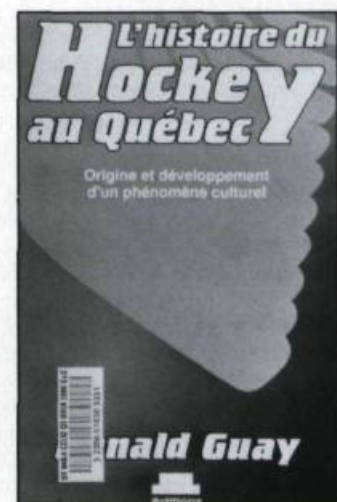
Cette caractéristique distingue la Beauce de la région voisine, la Côte-du-Sud, que nous présente Gaston Deschênes, dans un court essai publié aux Éditions du Septentrion. Il s'agit, en fait, du texte d'une conférence prononcée devant la Société Saint-Jean-Baptiste du diocèse de Sainte-Anne-de-la-Pocatière. De nombreux encarts et des illustrations variées enrichissent le texte. Au début de sa recherche, l'auteur avoue que les Sudcôtois ont perdu leur identité au cours du dernier siècle. La population des comtés de Bellechasse, Montmagny, L'Islet et Kamouraska ne se reconnaît plus dans cette appellation issue du Régime français.

Ce sont probablement les hommes de lettres qui ont le mieux senti et exprimé la singularité de la région. L'expression revient fréquemment dans les œuvres littéraires de la seconde moitié du XIX^e siècle. La Côte-du-Sud devient très tôt une région que l'on quitte et la plupart des écrivains qui en sont originaires font carrière à Québec ou ailleurs. Deschênes

parle d'une littérature en exil. Sans doute imprégnés d'une certaine nostalgie du milieu qui les a vus naître, ces romanciers, conteurs, poètes, essayistes, s'inspirent du passé. La Côte-du-Sud est associée au «bon vieux temps», aux traditions, aux racines profondes de la société québécoise ou, comme on disait à l'époque, canadienne-française.

L'histoire régionale est un genre nouveau au Québec, où l'on a privilégié de tout temps l'histoire nationale. La monographie paroissiale, considérée par plusieurs historiens comme un genre mineur – même si certaines sont très valables – demeure généralement trop événementielle. Ces deux livres constituent des contributions significatives à la connaissance de l'histoire québécoise. *La Beauce et les Beaucerons* pourrait très bien servir de manuel de base pour un cours d'histoire régionale. Quant à l'essai de Gaston Deschênes, il annonce une synthèse plus volumineuse en voie d'achèvement à l'Institut québécois de recherche sur la culture.

Jacques St-Pierre



Guay, Donald. *L'Histoire du hockey au Québec. Origine et développement d'un phénomène culturel avant 1917.* Québec, les Éditions JCL, 1990. 293p.

Depuis quelques années, les historiens s'intéressent de plus en plus à la culture populaire. La publication récente de *L'Histoire du hockey au Québec. Origine et développement d'un phénomène culturel avant 1917* témoigne de cette tendance. L'auteur, Donald Guay, comble une lacune importante de notre histoire en voulant «déterminer la participation des Canadiens français au développement du hockey au Québec et leur présence au sein de ce monde».

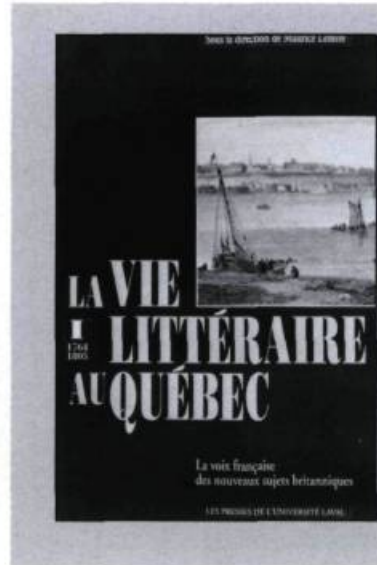
Donald Guay souligne d'abord dans le premier chapitre que les «hypothèses les plus saugrenues ont été formulées» quant à l'ori-

gine du hockey. Les conclusions sont vagues. Deux paradigmes coexistent: «le hockey sur glace trouve ses origines dans les civilisations les plus anciennes, notamment grecques, perses et européennes [...]». L'autre prétend que c'est en Amérique, voire au Canada, que le hockey a pris naissance». Par ailleurs, les témoignages relatifs aux pratiques sportives de l'Europe des XVII^e et XVIII^e siècles tels le «shinty» et le «hurling» ne permettent pas d'affirmer qu'elles étaient similaires au hockey tel que pratiqué à la fin du XIX^e siècle. En définitive, c'est donc à Montréal que les indicateurs semblent plus précis.

Dans le chapitre deux, l'auteur traite de l'évolution du jeu depuis sa formation à Montréal dans les années 1870. Il aborde la «phylogénèse» par le nombre de joueurs qui passe de huit ou neuf joueurs à sept (1880), puis à six (1911). La rondelle est alors dénommée par le terme «puck». Ce fait lexical, comme bien d'autres relatifs à la terminologie du hockey, souligne la prédominance de l'anglais et témoigne encore plus que le hockey est un «produit de la socio-culture anglo-protestante canadienne». D'autres éléments servant à la pratique de ce sport comme les buts (leur largeur, leur distance de la limite de l'aire du jeu), la patinoire (sa dimension), le distinguent ainsi des autres formes tels le «shinty», le «hurling», le hockey sur gazon, et le «bandy».

Le chapitre trois, consacré à l'organisation du hockey, est certes la partie la plus complexe du livre. L'auteur examine de façon minutieuse la formation et la disparition des différentes associations jusqu'à la création de la Ligue nationale de hockey. Les dirigeants de ces associations proviennent surtout de la grande bourgeoisie «et de plus en plus du monde des affaires». «Ce sont des financiers qui transforment le sport amateur en sport professionnel de consommation». L'instabilité des ligues et le passage des équipes d'une ligue à une autre rendent compte des problèmes qu'a connus le hockey à ses débuts. Parmi ceux que souligne l'auteur dans le dernier chapitre, mentionnons la violence, l'utilisation d'anglicismes et enfin «l'échec de la représentation canadienne-française au sein du hockey majeur». Évidemment le passage du statut d'amateur à celui de professionnel et l'importance donnée à la performance n'y sont certes pas pour rien dans l'accroissement de la violence et aussi dans le rejet des équipes canadiennes-françaises des ligues séniors au profit des ligues canadiennes-anglaises dont le calibre est supérieur, ce qui peut être compréhensible compte tenu du fait que les Canadiens français n'ont pas «comme les Anglais, les Écossais et les Irlandais, un jeu traditionnel analogue dans leur culture première».

Jean-Nicolas de Surmont



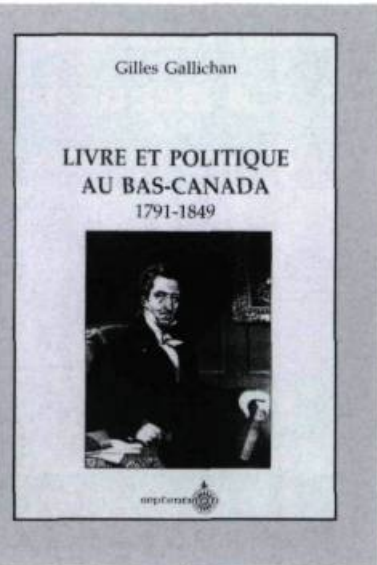
Lemire, Maurice. *La vie littéraire au Québec. Tome I: 1764-1805. La voix française de nouveaux sujets britanniques*. Sainte-Foy, Les Presses de l'université Laval, 1991. XVIII-498p.

Gallichan, Gilles. *Livre et politique au Bas-Canada, 1791-1849*. Sillery, Septentrion, 1991. 519p.

Foisonnent les livres qui parlent des livres, et les livres qui parlent des livres qui parlent des livres. L'imprimé engendre l'imprimé. Le papier s'ensevelit de papiers. Lus, oubliés, retrouvés, dépoussiérés, analysés, disséqués, les livres ont plus d'une vie. Qui de nos jours s'amuse en lisant une comédie de Joseph Quesnel ou est ému par un sermon de l'évêque Joseph-Octave Plessis? D'objets de lecture, de divertissement, de persuasion qu'elles étaient, ces œuvres sont devenues objets d'étude en laboratoire.

Aguerris, bien documentés, bénéficiant d'une longue fréquentation des écrits d'autrefois, Maurice Lemire et des membres de son équipe de l'université Laval, qui avaient réalisé l'incontournable *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, ont entrepris l'étude de la production et de l'accueil de nos œuvres littéraires. Le premier tome de *La vie littéraire au Québec*, qui en comprendra cinq, aborde les années qui suivent la Conquête et la création à Québec de la première imprimerie en 1764.

Ils ne sont certes pas les premiers à nous parler des livres de cette époque. Les Camille Roy, Séraphin Marion, Samuel Baillargeon, Pierre de Grandpré et combien d'autres les ont précédés. Mais tout n'avait point été aperçu ou bien saisi. Loin de là. L'équipe de Maurice Lemire ne se contente pas de faire



défiler à tour de rôle les auteurs et leurs œuvres. Elle reconstitue le contexte de l'époque et décrit les infrastructures (imprimeries, journaux, librairies et bibliothèques) dans lesquelles et par lesquelles a pu émerger notre littérature. Les objectifs des premiers écrits, qui ont souvent pour fonction avant tout d'informer et de débattre, sont mis en évidence, ainsi que le rôle fondamental de Français arrivés après la Conquête (les Mesplet, Quesnel, du Calvet et autres), car «sans leur soutien, l'activité littéraire francophone aurait pu disparaître du Canada».

Ce premier tome analyse une période de pionniers, ingrate et, disons-le, d'une certaine austérité. Les autres tomes auront certes plus d'attrait car nous y verrons évoluer des gens de lettres qui nous sont davantage familiers: les Garneau, Crémazie, Casgrain, Aubert de Gaspé, Fréchette, Nelligan et autres. N'en demeure pas moins très fructueuse la lecture de ce tome, préparé et rédigé avec un fin regard interrogateur et des approches nouvelles, qui mettent savamment en place les assises et enjeux d'une fragile littérature québécoise toujours en construction et constamment remise en question, hier comme aujourd'hui.

«C'était un homme de commerce aimable, chez qui était resté beaucoup de l'esprit lettré du dernier siècle», disait Guy de Maupassant de l'un de ses personnages. Description que l'on pourrait emprunter pour introduire l'auteur de *Livre et politique*. Gilles Gallichan nous décrit avec tellement d'élégance et de justesse les rapports entre les hommes politiques des années 1791-1849 et les imprimés, que l'on serait facilement persuadé qu'il a pu discrètement épier les députés de l'époque dans leurs moments de lecture.

Ouvrant à la Bibliothèque de l'Assemblée nationale, donc familier avec le milieu qu'il analyse, l'auteur s'est efforcé de décrire la vie des bibliothèques parlementaires d'autrefois.

Au cours de sa longue enquête, il avait reconstitué sur fiches le catalogue de ces bibliothèques et les listes chronologiques d'acquisition. Inépuisable banque de données qu'il met intelligemment à profit. Comme le souligne avec à propos le préfacier, l'élaboration de ce livre a requis «non seulement le savoir-faire de l'historien, mais encore l'expérience du bibliothécaire et du bibliographe». L'auteur nous fait donc découvrir les imprimés à la disposition des hommes politiques. Mais il s'intéresse tout autant aux usages fonctionnels et symboliques qu'ils font de ceux-ci.

Observons la gravure reproduite en page couverture: Denis-Benjamin Viger appuie solidement sa main gauche sur un livre. Bien des hommes politiques de l'époque, y compris Louis-Joseph Papineau, sont portraitureés en présence de livres. Imprimés et monde politique apparaissant indissociables. La loi constitutionnelle de 1791 avait instauré les institutions parlementaires. En 1802, étaient créées les bibliothèques de la Chambre d'assemblée et du Conseil législatif. En 1805 et 1806, naissent nos premiers journaux politiques, le *Quebec Mercury* et *Le Canadien*. Comme le démontre l'auteur, l'imprimé fut un objet d'apprentissage parlementaire, une source d'argumentation, et devint un outil de propagande, un instrument de pouvoir. Alphonse Dupront affirmait d'ailleurs: «Le livre ne crée pas l'événement, il travaille à sa conscience ou à sa mise en place, souvent à sa justification».

L'année 1849 vit l'incendie du palais législatif, alors à Montréal, provoqué par une foule en colère. La bibliothèque, déjà vue comme une institution nationale, disparut dans le brasier. Perte irréparable qui bouleversa François-Xavier Garneau: «Nous avons eu notre désastre d'Alexandrie». C'est tout ce passé que Gilles Gallichan fait heureusement renaître de ses cendres. Rien n'est jamais tout à fait envolé.

Jean-Marie Lebel

Day, Pierre. *Une histoire de La Bolduc. Légendes et turlutes*. Montréal, VLB Éditeur, 1991. 134 p.

Celle qu'on nomme par habitude *La Bolduc* avait pourtant reçu plusieurs noms avant celui-ci. Baptisée Marie Rose Anne Travers, tout le monde l'appelle cependant Mary. Sauf son père, qui préfère Frank! Plus tard, elle devient madame Édouard Bolduc, pour



enfin être couronnée de l'auréole de *La*, décernée uniquement aux divas. Dans la présentation du livre, sa fille, Fernande, rappelle au lecteur que sa mère a toujours abhorré l'ajout de cet article devant son nom: «Pourquoi m'a-t-on affligé d'un tel «La» qui ne me dit rien de bon, moi qui suis une épouse honnête envers votre père (...)»

Cette biographie de Pierre Day, réalisateur à Radio-Canada, se lit comme un roman. On y apprend que, dès l'âge de treize ans, Mary joue de la musique à bouche à la journée longue. Ce goût de faire de la musique lui vient de son père, qu'elle accompagne dans les camps de bûcherons. Le soir, le père et la fille font gigner les hommes de chantier.

À seize ans, celle qui deviendra *La Bolduc* part rejoindre sa sœur Marie-Anne à Montréal. Pour défrayer le coût de son billet (aller seulement, précise-t-elle), elle va jusqu'à vendre des «pilules rouges» à la porte de l'église de sa paroisse! Ainsi commence une série de métiers divers: bonne à tout faire, couturière, etc. Elle se fait courtiser par Edmond Bolduc mais son cœur bat pour son frère Édouard, rencontré lors d'un «petit bal à l'huile». Elle l'épouse, le 3 août 1914. Ce dernier est déjà un violoneux de talent. Décidément, la musique est indissociable de l'amour dans la vie de Mary.

Sa première chanson s'intitule: «Y a longtemps que je couche par terre». Apparaissent déjà les petits bruits de langue qui caractérisent toutes ses interprétations et que l'on nomme «turlutes». *La Bolduc* est née! Son premier disque, *La cuisinière*, se vend à 10 000 exemplaires en deux mois!

Pierre Day ne traite pas que de la chanson dans son livre. Par exemple, saviez-vous que le couple Bolduc se vouvoyait? En effet, telle était la coutume à l'époque. Elle est également l'accompagnatrice d'Óvila Légaré, alors chanteur de folklore. *La de La Bolduc* est utilisé

pour la première fois par le sénateur Ouellette: «...ce soir *La Bolduc* reluit!»

Un cancer emporte Mary Travers le 20 février 1941, à l'âge de 46 ans. Elle repose au cimetière Côte-des-Neiges, à Montréal.

Ne soyez donc pas surpris si, au cours d'une de vos promenades près de son dernier repos, vous entendez la voix rieuse d'un fantôme sympathique vous glisser à l'oreille: «Hourra pour la pitoune!»

Jacques Bélanger



Charlebois, Pierre-Alfred. *La vie de Louis Riel*. Montréal, VLB Éditeur, 1991. 376p.

Louis Riel est un personnage important de notre histoire. Il fut au cœur des soulèvements des Métis dans le Nord-Ouest canadien au XIX^e siècle, étant leur chef durant cette période. Pierre-Alfred Charlebois désire nous faire connaître l'histoire de ces soulèvements par le biais d'une biographie de Riel. D'ailleurs, il affirme clairement, au début de l'ouvrage, ses véritables intentions: «Dans cette biographie, j'ai cherché à montrer les raisons qui amènent un peuple opprimé à prendre les armes pour éviter l'extinction». Puis Charlebois, médecin de profession, confesse son admiration pour Louis Riel, pauvre victime du Canadien Pacifique, de la Compagnie de la Baie d'Hudson et du gouvernement fédéral.

Cette biographie se divise en trois parties. D'abord, l'auteur nous parle très brièvement de Riel, de sa naissance à l'adolescence. En seconde partie, il aborde les événements qui vont donner lieu aux soulèvements des Métis du Nord-Ouest canadien. Enfin la dernière partie est consacrée au procès de Louis Riel.

Cet ouvrage avait tous les éléments pour captiver le lecteur. L'affaire Riel est un sujet plutôt mal ou peu connu de bien des gens, ce qui en

fait son originalité. Toutefois, l'auteur a failli à la tâche. En effet, Charlebois ne prend pas assez de recul par rapport à son sujet. Il épouse la cause des Métis et perd ainsi toute objectivité. L'auteur ne nous fait pas découvrir suffisamment la personnalité de Riel. À la fin du livre, notre connaissance du célèbre Métis n'est guère approfondie. Par contre, ce médecin ontarien nous fait le portrait de

presque tous les Indiens que Riel a rencontrés durant les soulèvements. L'auteur nous fournit une multitude de détails concernant ces événements qui finissent par nuire à la compréhension du texte.

Il est dommage que VLB Éditeur ait accepté de publier ce manuscrit. Un historien demeure souvent la personne la mieux qualifiée lors-

que vient le temps d'interpréter l'histoire. «Allez-vous voir un menuisier pour soigner une grippe?» ♦

André Élémond

LIVRES REÇUS

Architecture et urbanisme

Benoît, Michèle et Roger Gratton. *Pignon sur rue, les quartiers de Montréal*. Montréal, Guérin littérature, 1991. 393p.

Bonhomme, Jean-Pierre. *Regard sur l'architecture et la ville*. Montréal, Les Éditions du Méridien, 1991. 168p.

Chénier, Rémi. *Québec, ville coloniale française en Amérique: 1660 à 1690*. Ottawa, Environnement Canada. Service des parcs, 1991. 293p.

Cimon, Jean. *Promoteurs et patrimoine urbain...* Montréal, Les Éditions du Méridien, 1991. 380p.

Larouche, Pierre. *Montréal et l'urbanisme. Hier et aujourd'hui. En appendice: La redécouverte de Hochelaga*. Montréal, Les Éditions villes nouvelles-villes anciennes, 1991. 131p.

Michaud, Josette. *Les œuvres du temps. Le Vieux-Montréal*. Montréal, Guérin littérature, 1991. 101p.

Divers

Balthazar, Louis, Guy Laforest et Vincent Lemieux, dir. *Le Québec et la restructuration du Canada 1980-1992. Enjeux et perspectives*. Sillery, Septentrion, 1991. 312p.

Beaudet, Marie-Andrée. *Langue et littérature au Québec 1895-1914*. Montréal, L'Hexagone, 1991. 221p. (Essais littéraires).

Bergeron, André et France Rémillard. *L'archéologie et la conservation. Vade mecum québécois*. Québec, Les Publications du Québec, 1991. 183p.

Cartier, Georges. *Jacques Cartier. L'odyssée intime*. Montréal, Le Jour éditeur, 1991. 303p.

Ferron, Jacques. *Le contentieux de l'Acadie*. Montréal, VLB Éditeur, 1991. 271p.

Fortier, Yvan. *Québec en trois dimensions*. Québec, Musée du Séminaire de Québec, 1992. 63p. (Chroniques de l'Amérique française, 1).

Larouche, Jean-Marc. *Éros et Thanatos, sous l'œil des nouveaux clercs*. Montréal, VLB Éditeur, 1991. 200p. (Études québécoises).

Généalogie

Lemieux, Jacques. *Origine des Lemieux*. Québec, Les Éditions du Goéland, 1988. 24p.

Histoire

Agenda historique 1992. Sorel, La Société historique Pierre-de-Saurel et la Corporation du 350^e anniversaire de la Ville de Sorel, 1991. n.p.

Les Dix. *Les Cahiers des Dix (n° 45)*. Québec, La Société des Dix/Les Éditions La Liberté, 1990. 265p.

Les Dix. *Les Cahiers des Dix (n° 46)*. Québec, La Société des Dix/Les Éditions La Liberté, 1991. 259p.

Desloges, Yvan. *Une ville de locataires. Québec au XVIII^e siècle*. Ottawa, Environnement Canada. Service des parcs, 1991. 313p.

Gallichan, Gilles. *Livre et politique au Bas-Canada. 1791-1849*. Sillery, Septentrion, 1991. 519p.

La Grenade-Meunier, Monique. *L'organisation sociale à Place-Royale 1760-1820*. Québec, Les Publications du Québec, 1991. 221p. (Coll. Patrimoines. Dossier n° 74).

Le Moine, Roger. *Deux loges montréalaises du Grand Orient de France*. Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa, 1991. 189p. (Cahiers du CRCCF, 28).

Lauder, Dean, dir. *Le Québec et les francophones de la Nouvelle-Angleterre*. Sainte-Foy, Les Presses de l'université Laval, 1991. 306p.

Linteau, Paul-André. *Histoire de Montréal depuis la Confédération*. Montréal, Boréal, 1992. 613p.

Mathieu, Jacques et Alain Laberge, dir. *L'occupation des terres dans la vallée du Saint-Laurent. Les aveux et dénombrements 1723-1745*. Sillery, Septentrion, 1991. 415p.

Prévost, Robert. *Montréal, la folle entreprise. Chronique d'une ville*. Montréal, Stanké, 1991. 527p.

Raguin, Yves. *Au-delà de son rêve... Délia Tétreault*. Montréal, Fides, 1991. 487p.

Simard, Sylvain, dir. *La révolution française au Canada français*. Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa, 1991. 442p.

Sylvain, Philippe et Nive Voisine. *Histoire du catholicisme québécois. Volume 1: Réveil et Consolidation (tome 2: 1840-1898)*. Montréal, Boréal, 1991. 507p.

Compilation: Yves Beauregard



ÉDITIONS LA LIBERTÉ

Vient de paraître:

CAHIER DES DIX NO. 46

Format 6½ × 9 – 264 pages

Prix: 35 \$

Les Éditions La Liberté Inc.
3020, chemin Sainte-Foy, Sainte-Foy (Québec) G1X 3V6
Téléphone et télécopieur: (418) 658-3763



Martin Beaulieu
graphiste

360, boul. Charest Est, bureau 207
Québec (Québec) G1K 3H4

(418) 641-0725